

REVUE DU M|A|U|S|S

S E M E S T R I E L L E

N° 46

SECOND SEMESTRE 2015



L'esprit du sport

Entre jeu, don et démesure

# REVUE DU M|A|U|S|S S E M E S T R I E L L E

## Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales

Indépendante de toute chapelle comme de tout pouvoir financier, bureaucratique ou idéologique, *La Revue du MAUSS*, revue de recherche et de débat, œuvre au développement d'une science sociale respectueuse de la pluralité de ses entrées (par l'anthropologie, l'économie, la philosophie, la sociologie, l'histoire, etc.) et soucieuse, notamment dans le sillage de Marcel Mauss, d'assumer tous ses enjeux éthiques et politiques.

**Directeur de la publication :** Alain Caillé.

**Rédacteur en chef :** Philippe Chanial.

**Secrétaire de rédaction, préparation de copie :** Sylvie Malsan (*Le Bord de l'eau Éditions*).

**Conseillers de la direction :** Gérald Berthoud, Francesco Fistetti, François Flahault, François Gauthier, Jacques T. Godbout, Ahmet Insel, Paolo Henrique Martins, Serge Latouche, Sylvain Pasquier, Alain Policar, Elena Pulcini.

**Conseil de publication :** Giovanni Busino, Cornelius Castoriadis (†), Jean-Baptiste de Foucauld, Vincent Descombes, François Eymard-Duvernay, Mary Douglas (†), Jean-Pierre Dupuy, Michel Freitag (†), Jean Gadrey, Marcel Gauchet, André Gorz (†), Jean-Claude Guillebaud, Philippe d'Iribarne, Stephen Kalberg, Bruno Latour, Claude Lefort (†), Robert Misrahi, Edgar Morin, Thierry Paquot, René Passet, Philippe Van Parijs, Annette Weiner (†).

**Anthropologie :** Marc Abélès, Catherine Alès, Mark Anspach, Cécile Barraud, David Graeber, Roberte Hamayon, André Itéanu, Paul Jorion, Philippe Rospabé, Gilles Séraphin, Lucien Scubla, Michaël Singleton, Camille Tarot, Shmuel Trigano, Stéphane Vibert.

**Économie, histoire et science sociale :** Geneviève Azam, Arnaud Berthoud, Éric Bidet, Genauto Carvalho, Pascal Combemale, Annie L. Cot, François Fourquet, Alain Guéry, Marc Humbert, Jérôme Lallement, Jean-Louis Laville, Vincent Lhuillier, Jérôme Maucourant, Gilles Raveaud, Jean-Michel Servet.

**Écologie, environnement, ruralité :** Pierre AlphanDéry, Marcel Djama, Fabrice Flipo, Jocelyne Porcher, Éric Sabourin, Wolfgang Sachs.

**Paradigme du don :** Étienne Autant, Dominique Bourgeon, Mireille Chabal, Anne-Marie Fixot, Pascal Lardelier, Jacques Lecomte, Paulo Henrique Martins, Henri Raynal, Dominique Temple, Bruno Viard.

**Philosophie :** Jean-Michel Besnier, Stéphane Bornhausen, Marcel Hénaff, Michel Kail, Philippe de Lara, Christian Lazzeri, Pascal Michon, Chantal Mouffe, Fabien Robertson.

**Débats politiques :** Gengiz Aktar, Antoine Bevort, Pierre Bitoun, Christophe Fouvel, Jean-Claude Michéa, Jean-Louis Prat, Jean-Paul Russier, Philippe Ryfman, Alfredo Salsano (†), Patrick Viveret.

**Sociologie :** Frank Adloff, Norbert Alter, Rigas Arvanitis, Yolande Bennarrosh, Olivier Bobineau, Simon Borel, Denis Duclos, Vincent de Gauléjac, Françoise Gollain, Aldo Haesler, Annie Jacob, Michel Lallement, Christian Laval, David Le Breton, Louis Moreau de Bellaing, Pierre Prades, Ilana Silber, Roger Sue, Frédéric Vandenberghé, François Vatin.

**Psychanalyse :** Carina Basualdo, Elisabeth Conesa, Olivier Douville, Tereza Estarque, Roland Gori.

Les manuscrits sont à adresser à : MAUSS, 3 avenue du Maine, 75015 Paris.

**Revue à comité de lecture international,  
publiée avec le concours du Centre national du Livre.**

ISBN : 978-2-7071-8802-1

ISSN : 1247-4819

## L'esprit du sport Entre jeu, don et démesure

JEAN-PHILIPPE ACENSI, 5 Présentation  
ALAIN CAILLÉ,  
PHILIPPE CHANIAL,  
FRANÇOIS GAUTHIER ET  
GILLES VIEILLE MARCHISET

### I. L'esprit du sport

#### Quelle part de jeu reste-t-il dans le sport ?

- ISABELLE QUEVAL 27 Faire du sport, est-ce « jouer » ?  
JEAN-CLAUDE MICHÉA 41 Quelques propos sur le football  
JEAN-PAUL RUSSIER 50 Jouer avec le vent et la mer  
STÉPHANE BORNHAUSEN 67 L'autonomie du sportif  
NATHALIE HEINICH 77 La quête d'excitation  
VÉRONIQUE DASEN 81 Achille et Ajax : quand l'*agôn* s'allie à l'*alea*  
JÉRÔME SOLDANI 99 Retour au jeu ? Réappropriations du volley-ball  
par les Bunun de Taïwan

#### Le sport, entre don, adonement et addiction

##### A) LA FACE DE LUMIÈRE DU SPORT

- RYADH SALLEM 117 « Le sport est un milieu pauvre où l'on rencontre  
les gens les plus riches »  
LAURENCE FISCHER 120 Sport, don et don de soi  
ALAIN CAILLÉ 123 Sports collectifs et métaphore du don  
JEAN-PAUL CALLÈDE 130 Le sport saisi dans sa double obligation :  
pratiquer l'échange et produire du social  
GILLES VIEILLE MARCHISET, 148 Le sport, une école du don ? Transmettre  
AVEC MICHAËL ATTALI une vision agonistique du monde  
ET JEAN SAINT-MARTIN

##### B) LA FACE D'OMBRE DU SPORT

- JULIEN PIERRE 161 Le sens du don : les offres sportives au travail

JEAN-PIERRE ESCRIVA **176** Le dopage comme production de la démesure de l'institution sportive

OLIVIER VILLEPREUX **189** Sports et médias, une marche inéluctable vers la démesure

ANNE SAOUTER **204** Ordre sportif et police de genre

FRANÇOIS GAUTHIER **219** (Ré)créer le monde à Burning Man. Jeu, don et créativité rituelle

### **L'éducation par le sport**

JEAN-PHILIPPE ACENSI **253** Le mouvement « Fais-nous rêver »  
avec BENJAMIN COIGNET

JEAN-PHILIPPE ACENSI **259** Le sport dans l'éducation

CLÉMENT PRÉVITALI, **262** L'éducation par le sport. Un essai de délimitation à  
BENJAMIN COIGNET, travers l'appel à projet « Fais-nous rêver en France »  
GILLES VIEILLE  
MARCHISET

FEKROU KIDANE **279** L'importance de l'éducation physique et du sport

PIERRE MICHEAU **283** Quelques réflexions d'un jeune entraîneur de football

### **II. Libre revue**

ALAIN CAILLÉ, **291** « Y croire. » Retour sur l'« efficacité symbolique »  
PIERRE PRADES

DOMINIQUE GIRARDOT **319** *Dogville* de Lars von Trier, ou la parabole du don

JEAN-PAUL ROGUES **347** L'apparence est sacrée. Le concept d'« apparure »  
chez Henri Raynal

ÉTIENNE HELMER **363** Platon et Aristote ou les pouvoirs politiques de la  
monnaie

STÉPHANE CORBIN **385** Don et pacte social dans l'œuvre de Jean-Jacques  
Rousseau (II)

BIBLIOTHÈQUE **403**

RÉSUMÉS & ABSTRACTS **421**

LISTE DES AUTEURS **437**

## Présentation

*Jean-Philippe Acensi, Alain Caillé, Philippe Chanial,  
François Gauthier et Gilles Vieille Marchiset*

Avant même de parler du sport, d'essayer de réfléchir à ce qu'il signifie, à sa grandeur et à ses misères, d'analyser son origine, son statut actuel, son devenir possible, il faut évoquer les sensations qu'il fait éprouver. Car il est d'abord sensations plus que signification. Corps plus qu'esprit, même si l'esprit y a toute sa part. Sensations multiples, assurément. De joie de la réussite ou de tristesse de l'échec, de tension inhérente à la rivalité ou de plaisir de la solidarité, de jouissance de l'affrontement à l'adversité, de dépassement de soi et de ses limites, etc. Mais toutes ces sensations s'ordonnent, peut-on penser, par rapport à une sensation maîtresse : la jubilation du beau geste ou du mouvement parfait que tous les sportifs rêvent d'accomplir dans leur sport respectif. Très peu nombreux sont ceux qui y parviennent pleinement, ne serait-ce qu'occasionnellement, mais tous en ont éprouvé, ressenti ou pressenti la possibilité. C'est à partir de ce sentiment d'une jubilation possible, d'une coordination parfaite du corps entier et de l'esprit, qu'on s'adonne à son sport. En quête du Graal de la cénesthésie achevée.

Il faudrait ici, à l'instar de Françoise Héritier dans son beau livre *Le Sel de la vie*, lister tout ce qui fait le sel des différents sports. La descente au plus près et au plus vite d'un sentier neigeux pentu et sinueux ; le retour de service fulgurant, croisé ou décroisé, sans réplique, ou bien, à l'opposé, le sens de l'infini quand on se retrouve à 10-10, voire à 20-20 au cinquième set, comme Mahut et Isner à

Wimbledon ; la passe lumineuse dans la surface de réparation ou, dans cette même surface, le retourné acrobatique qui fait se dresser tout un stade d'émerveillement ; le carreau avec effet rétro à la pétanque ; la flexion optimale de la perche après une course d'appel au *timing* parfait ; la poussée du pack tout entier, lié, solidaire qui se transforme en un essai ; le sentiment de glisser sur l'eau comme on ne l'avait jamais fait ; l'envol inouï au-dessus de la mer avec sa planche de *kitesurf* ou l'enroulement dans le tunnel de la vague en surf ordinaire ; le tir à trois points en un clin d'œil ; la victoire au départage du cent mètres pour une fraction de seconde. Et tant d'autres sensations encore, presque à l'infini, chaque activité procurant une jouissance spécifique, incomparable à toute autre.

De proche en proche – par glissements progressifs du plaisir, aller et retour –, la recherche de ces moments de grâce s'allie au plaisir du jeu et du don pour alimenter ce qu'il est permis d'appeler une dynamique de l'*adonnement*. La dimension de jeu octroie une part de liberté et d'imprévisibilité, la « marge de jeu », ici présente sous la forme de la « glorieuse incertitude du sport ». Une part de réversibilité également : les perdants d'aujourd'hui seront peut-être les gagnants de demain. Mais, à travers l'acceptation de la réversibilité, l'esprit du sport confine à l'esprit du don. C'est en rivalisant avec l'autre (ou avec soi-même) que l'on devient son ami et partenaire. Contr'avec. Adversaires et non ennemis, dans une opposition qui crée la relation. C'est ainsi que la boucle se boucle : c'est pour autant que l'autre, le rival, pousse à donner le meilleur de soi-même, pour lui résister ou le surpasser, qu'il permet d'accéder à un état de grâce et qu'on devient son ami parce qu'on lui en est reconnaissant. À travers le jeu, grâce à la part de jeu, le sport s'apparente au don en produisant un adonnement partagé.

C'est uniquement après avoir fait pleinement droit à cette dynamique générale de l'adonnement que l'on peut, que l'on doit commencer à s'intéresser aux autres dimensions du sport<sup>1</sup>. Deux d'entre elles, notamment. Il faut, bien sûr, et en premier lieu, s'interroger sur son historicité, comme le fait ici remarquablement, par exemple,

---

1. En voulant réduire le sport à une aliénation, les critiques du sport restent largement inopérantes, quelque puisse être le bien-fondé de leurs analyses par ailleurs, précisément parce qu'elles ne disent rien de cette quête de la grâce. Et de cette dynamique de l'adonnement.

*Isabelle Queval*. Toujours et partout, semble-t-il, on a joué, et toujours et partout, en particulier à travers la danse, le jeu a impliqué une mobilisation des corps comparables à celle qu'on constate dans le sport<sup>2</sup>. Mais l'institution du sport en tant que telle, sous sa forme moderne, ne remonte pas plus loin que le début ou le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en Angleterre. Divers aspects de cette historicité et de cette histoire du sport sont évoqués dans plusieurs des articles de ce numéro. Le fait primordial à retenir est sans doute celui qu'ont si bien mis en lumière Norbert Elias et Eric Dunning dans *Sport et civilisation* (Fayard, 1994) : les affinités électives entre sport et démocratie parlementaire. Si le sport naît en Angleterre, c'est

---

2. On ne peut ici, comme on l'a fait longuement dans le précédent numéro du MAUSS plus spécifiquement consacré au jeu, que renvoyer au beau livre de Roberte Hamayon, si essentiel sur la question du jeu : *Jouer. Une étude anthropologique à partir d'exemples sibériens* (La Découverte, 2012). Dans cet ouvrage, l'auteur identifie deux types de jeux à partir de son terrain ethnographique en Sibérie : les jeux de type *lutte*, qui opposent des semblables dans le but de les différencier, et des jeux de type *danse*, qui réunissent des différents dans le but de la coopération. La longue histoire des jeux en Occident témoigne de la victoire du jeu de type lutte, agonistique, sur le type danse, et qui est aussi une victoire du masculin sur le féminin. Cette distinction (opposition ? complémentarité ?) entre lutte et danse recoupe celle que relevaient tant Huizinga que Caillois entre *play* et *game*, et ainsi entre les pôles liberté et obligation (respect d'une règle). La longue histoire de l'Occident témoigne d'une réprobation, de l'Église notamment, à l'égard des dimensions frivoles du jeu et de son recours à la chance. Si le dieu unique n'aime pas les jeux (ni le rire), il en va de même du pouvoir centralisé. Ainsi, l'émergence du sport correspond à une rationalisation du jeu, à l'accent mis sur les règles plutôt que sur la liberté, la créativité et la frivolité. Le sport est le résultat d'un processus de relégitimation du jeu qui, poussé vers la règle et l'agonistique, retrouvait ainsi son sérieux et son acceptabilité. L'émergence du sport moderne et sa professionnalisation équivaut à la victoire du *game* sur le *play*, et donc aux jeux de type lutte sur les jeux de type danse. Il n'est pas fortuit que nos Jeux olympiques mettent en scène des compétitions sportives entre athlètes représentant les États-nations, tandis que les cérémonies d'ouverture et de clôture sont pour leur part investies de performances et de danses, avec place réservée aux minorités ethniques et culturelles comme les Premières nations, exclues des pouvoirs centraux. Ce qui atteste qu'une part de danse semble toujours coller à la lutte. On aurait toutefois tort d'opposer complètement le *play* et le *game* et de penser le sport comme une pure manifestation de ce dernier. Comme l'écrit Roberte Hamayon, il peut y avoir du *play* sans *game*, mais non pas du *game* sans *play*. Autrement dit, le sport, s'il se range du côté du *game*, n'en comporte pas moins une part de *play*, de danse. C'est vers ce constat que tendent l'ensemble des contributions de ce numéro. La part sombre du sport sur laquelle nous reviendrons peut se comprendre comme le produit d'une dégradation de ces logiques du jeu dans une pure agonistique devenue à elle-même son propre objet, autoréférentielle, et dont a été expurgée tendanciellement toute part de frivolité, de légèreté, de liberté et de solidarité.

parce qu'elle est le premier pays à accepter l'alternance au pouvoir de deux partis opposés comme résultat d'une joute rhétorique organisée et réglée. C'est ce même idéal démocratique qui anime officiellement l'institution sportive à l'échelle mondiale.

À en rester à la lecture de ce qui précède, le sport apparaîtrait facilement paré de toutes les vertus : vecteur d'adonnement et d'accès à un sentiment de grâce et de plénitude, animé par la liberté et la gratuité du jeu, imprégné de l'esprit du don et de la démocratie, le sport serait le désirable par excellence. Ce n'est là, bien évidemment, qu'une partie du tableau. S'il a semblé bon en premier lieu de faire ressortir ses dimensions lumineuses – qu'un certain discours critique-critique a trop tendance à occulter, voire à mépriser –, c'est pour mieux prendre la mesure de ce qu'avec la dégradation de l'institution sportive nous sommes en passe ou en risque de perdre. Tout fait social ou humain comporte sa part d'ombre et menace de s'inverser en son contraire. De basculer dans la démesure, dans l'*hubris*. Moyen d'accéder à un sentiment de grâce, le sport peut aisément se tourner en addiction, la rivalité agonistique du don devenir pure violence, la dimension démocratique se transformer en abus de pouvoir, en règne de l'argent, en corruption généralisée et en dopage systématique. Si le sport moderne est né conjointement à l'institutionnalisation de l'État-nation, parlementaire, ses développements récents nous questionnent sur son avenir – alors qu'il est devenu la forme privilégiée du jeu dans nos sociétés – lorsque ces fondements s'érodent et qu'une nouvelle force structurante apparaît, sous les traits de l'économique. Nous y reviendrons plus loin : les dernières décennies témoignent d'une reconfiguration du sport en une industrie sportive, indissociable des logiques libérales du marché et de la médiatisation propre au consumérisme<sup>3</sup>.

La question est donc posée aujourd'hui avec acuité de savoir ce qu'il est possible de sauver du sport, entendu comme moyen privilégié d'accès à la joie (à la jubilation), à l'esprit du don et de la démocratie. C'est cette question que posent tous les articles réunis ici en s'affrontant, chacun à sa manière, à l'ambivalence du sport. La discussion s'organise en trois questionnements plus spécifiques : 1) Quelle part de jeu entre-t-il ou reste-t-il dans le

---

3. Voir, sur ce point, le numéro 44 de la *Revue du MAUSS* : « Consommer, donner, s'adonner ».



sport ? 2) Jusqu'où est-il permis de le penser dans le registre du don ? 3) Est-il encore, peut-il être encore, et comment, une école de citoyenneté démocratique ?

### Quelle part de jeu reste-t-il dans le sport ?

Dans quelle mesure joue-t-on lorsqu'on pratique un sport ? Beaucoup moins qu'on ne pourrait le croire, tout d'abord, alors que sport et jeu sont spontanément et habituellement associés, ne serait-ce qu'à l'occasion des Jeux olympiques. Car, comme l'observe *Isabelle Queval*, « au cœur du sport actuel, certaines pratiques compétitives sont des jeux au sens strict – tennis, rugby – et d'autres n'en sont pas – athlétisme, natation – tandis que, outre la réduction du sport à la compétition sportive, moult pratiques sportives ne sont pas des jeux : parachutisme, plongée en apnée, escalade, etc. Sans compter, enfin, le vaste champ de l'«exercice physique» que l'injonction médicale recommande sous la préconisation «faites du sport» et qui comporte des activités comme la marche ou le vélo tout-terrain... ». Et sans oublier, enfin, l'engouement récent pour les jeux comme le poker et les jeux vidéos, dont les épreuves sont retransmises par les chaînes de télé spécialisées en sport. Preuve que le « sport » est bien devenu la forme légitime du jeu, jusqu'à brouiller la définition même de sport. Ce qui semble accompagner cette « sportivisation » de l'activité physique ou des jeux, c'est bien d'idée de *performance*<sup>4</sup>. On pourrait néanmoins soutenir que, dans tous ces sports qui semblent ne pas relever du jeu, on joue en réalité non seulement avec ses concurrents mais aussi avec et contre soi-même. Par ailleurs, avec la professionnalisation ou la quasi-professionnalisation de nombre de sports, avec l'obligation de gagner à tout prix qui accompagne la mobilisation d'enjeux financiers parfois énormes, « l'«esprit de sérieux», poursuit Isabelle Queval, s'est emparé du sport, tant et si bien qu'on serait tenté de dire que les sportifs ne sont pas là pour *jouer*<sup>5</sup> ». Que reste-t-il du

---

4. D'où, par exemple, la marche à pied sur le mode de la flânerie retraduit en *nordic walking* avec bâtons, très à la mode jusque chez les personnes âgées.

5. Et que *l'intérêt à jouer* a pris le pas sur *l'intérêt pour* le jeu, les motivations extrinsèques sur les motivations intrinsèques.

jeu, en effet lorsque la triche et le dopage font structurellement partie intégrante du sport de haut niveau ?

Or, en perdant sa dimension ludique, le sport renie une grande part de son esprit et de sa raison d'être. Que resterait-il, par exemple, de la passion populaire pour le Tour de France si devait l'emporter la conviction que tous les coureurs sont dopés et que la compétition ne se joue pas tant entre valeureux forçats de la route qu'entre laboratoires pharmaceutiques ? Isabelle Queval a donc raison de conclure que « l'idée de replacer la notion de jeu au cœur du sport semble fondamentale. L'emprise du sport de haut niveau sur les représentations communes du « sport » masque aujourd'hui ses aspects ludiques. L'identification à la défaite de tel ou tel prend figure de tristesse nationale. Les salaires mirobolants dans certains sports attisent les rivalités jusqu'à la violence. La pédagogie par le sport, enfin, ne peut perdurer qu'à ce titre : rappeler que le sport est un jeu et que ses fonctions sociales et éducatives, s'il en a, s'articulent sur ce point. Le *sport de haut niveau* n'est pas « tout le sport » et si le premier répond – à charge ou à décharge – aux exigences particulières et aux « dérives » liées à son statut, le sport éducatif peut encore, par une volonté collective – c'est-à-dire politique, économique et médiatique –, tirer son épingle... du jeu ».

*Jean-Claude Michéa*, de son côté, comme dans son livre remarquable *Le Plus beau but était une passe*, dont on retrouvera ici l'inspiration, décrit bien ce qu'on pourrait appeler l'*inversion téléologique* (la perversion de la relation moyens/fins) qui survient lorsque la nécessité de gagner à tout prix amène à détruire le jeu. Non qu'il ne s'agisse pas de gagner, mais aussi longtemps que l'esprit du jeu reste dominant, « la victoire, comme le dit Christian Gourcuff, n'est pas tant le but premier du jeu *que sa conséquence naturelle*<sup>6</sup> », et elle va de pair avec « ce que Galeano appelait la "joie de jouer pour jouer" – ce qui contredit évidemment l'idée taylorienne selon laquelle tout geste humain devrait être immédiatement "rentable" et techniquement programmé ». « Le football – quand il

---

6. On retrouve là la même logique paradoxale que dans le don. Les penseurs d'inspiration utilitariste, constatant que le don appelle généralement un retour, ne parviennent pas à imaginer autre chose que l'idée qu'on donne en vue de recevoir et qu'en conséquence le don est une illusion. Alors qu'il n'y a de retour, sous forme d'un autre don, que pour autant que le don initial ait bien été un don, fait sinon sans attente au moins sans garantie de retour.

se place sous le signe du “beau jeu” –, conclut Jean-Claude Michéa, comporte un certain nombre d’éléments incompatibles avec la logique marchande. »

De même, dans son analyse à la fois historique et actuelle de la navigation de plaisance, *Jean-Paul Russier* montre bien toutes les résistances qui s’y manifestent à ce que Georges Vigarello appelle la « sportivation », autrement dit au risque que ne se perde l’esprit du jeu. « Nous avons vu, écrit Jean-Paul Russier au terme de son article, ces partisans de la navigation à voile, ces marins à l’ancienne avec leur goût de jouer avec les forces de la nature ; avec leurs plaisirs simples, le paysage de la mer et ses nuances infinies, la rencontre avec d’autres hommes et d’autres lieux. Ils ont la liberté d’aller et de venir, y compris sur les océans qui composent les trois quarts de l’univers ; la fierté de prendre l’univers, terre et mer, pour “lieu naturel”. C’est un mode de vie. Ils jouent sérieusement comme l’enfant, ils recommencent sans cesse l’aventure de l’homme et de la mer. »

Jouer sérieusement ? En effet, les vrais joueurs, les bons joueurs sont sérieux. Sans sérieux, on ne joue pas véritablement. Du coup, comme le montre très bien *Stéphane Bornhausen*, il entre dans le sport-jeu, pratiqué à un haut niveau, une bonne part de travail. « Gagner des médailles sans travailler, ce n’est pas possible. Le sport à haut niveau, et même une bonne partie du sport amateur, c’est de la souffrance à l’état pur. » Le sport n’est donc pas seulement jeu, il est aussi travail. Et Stéphane Bornhausen poursuit : « Du point de vue philosophique, c’est d’ailleurs ce qui rend le sport intéressant en tant qu’objet de réflexion. Car on oppose volontiers le travail au jeu en général<sup>7</sup>, alors que pratiquer une activité sportive consiste à réunir les deux aspects en même temps. »

Nous voyons ici les problèmes se complexifier et les oppositions se dialectiser. Car pour pratiquer le beau jeu défendu par Jean-Claude Michéa, par exemple, encore faut-il en avoir les moyens, le talent et les aptitudes physiques. N’y a-t-il pas une forme de beauté, une beauté de second rang (*second best*, diraient les économistes) dans le jeu d’une équipe de troisième catégorie qui, en fermant

---

7. Ainsi Kant, dans ses *Réflexions sur l’éducation*, oppose-t-il le jeu de l’enfant au travail de l’adulte. D’où la nécessité d’inculquer à l’enfant le sens du travail le plus tôt possible.

le jeu, parvient à résister à une équipe dix fois supérieure, voire à gagner sur une unique contre-attaque ou un penalty chanceux ? Quant au travail, aussi intense, fastidieux et long puisse-t-il être, il reste conforme à l'esprit du jeu aussi longtemps qu'il reste polarisé par la recherche de la joie de jouer pour jouer. Par ce que Norbert Elias, ici rappelé par une de ses analystes principales, *Nathalie Heinich*, appelait la *quest for excitement*. « Et si, suggère Elias, l'immersion dans l'univers fictionnel ou ludique avait pour effet non pas, comme l'affirme la tradition rationaliste, de "purger" l'homme de ses passions dangereuses en les lui faisant vivre sur le mode de la représentation, mais plutôt de les lui faire éprouver ? L'intensité de l'expérience émotionnelle n'est-elle pas l'objet d'une "quête" spécifique, un besoin fondamental des humains, à tout âge et dans tous les milieux ? » Où l'on retrouve au cœur du sport cette dynamique de l'adonnement qui nous a semblé primordiale. Comment se marie-t-elle avec l'esprit du don ?

Via le don du sportif ou de l'athlète ? Ce qui fait qu'on est doué pour tel sport plutôt que tel autre ? Par l'intermédiaire de la chance, du don des dieux, du destin qui font qu'on gagne ou qu'on perd pour une fraction de seconde, à un centimètre près, pour un oui ou un non, un on ne sait trop quoi, un presque rien ? C'est à des réflexions de ce type que nous incite le beau texte érudit de *Véronique Dasen* consacré à « une célèbre amphore attique de l'époque archaïque (vers 540 av. J.-C.), signée par Exekias, peintre et potier, (où) deux guerriers sont assis, face à face, lances à la main, entièrement absorbés par un jeu de pions [...] Sans nécessiter de référence discursive, écrit Véronique Dasen, la scène propose un "modèle masculin du jouer", tel que le définit Roberte Hamayon, ancré dans la société archaïque grecque, où le pouvoir s'obtient par la compétition, l'*agôn*, associée à l'*aretê*, l'excellence, et par la chance, l'*alea*, qui témoigne du soutien des dieux ». Comme l'écrit Dasen, cette forme agonistique du jeu fut porteuse des valeurs les plus nobles de l'*ethos* aristocratique, et il est intéressant de relever que ce type de figuration a disparu tout juste après, précisément avec l'instauration de la démocratie athénienne. En ce sens, l'émergence du sport moderne est une reformulation de l'agonistique en syntonie avec l'*ethos* démocratique moderne deux millénaires plus tard.

Dans un autre registre, à l'inverse presque, mais tout aussi opposé aux dérives antiludiques du sport contemporain, on lira

avec plaisir l'étude consacrée par *Jérôme Soldani* à la manière dont les Bunun de Taïwan détournent les règles du volley-ball, en introduisant un deuxième ballon, pour retrouver les plaisirs du jeu et de l'être ensemble. « La victoire ne donne pas toujours lieu à des effusions de joie et la désignation d'un vainqueur au tournoi semble moins importante que le fait d'avoir joué tous ensemble et d'y avoir pris plaisir, ainsi que cela est souligné dans les discours. L'utilisation de deux ballons est d'ailleurs justifiée par le plus grand divertissement que procure la confusion que cela engendre sur le terrain. »

### **Le sport, entre don, adonnement et addiction**

Assurément, l'association étroite du sport et du don ne va pas de soi. Il faut vraiment chausser résolument les lunettes du paradigme du don, comme le prône la *Revue du MAUSS* inlassablement, pour la percevoir. Mais une fois l'hypothèse énoncée, sa vérité saute aux yeux.

#### *Face de lumière*

Comment mieux s'en convaincre qu'en lisant les magnifiques interviews de deux sportifs de haut niveau ? *Ryadh Sallem*, joueur international de basket et de rugby fauteuil, nageur qui détient un record du monde en relais quatre nages et a participé à quatre olympiades handisport, écrit ainsi : « Le don est dans l'ADN du sportif de haut niveau. Si on n'est pas dans le don, entièrement voué à ce que l'on veut faire, on n'arrive à rien. Le sportif s'offre ses propres douleurs, ses propres challenges. Le sport est un milieu pauvre où l'on rencontre les gens les plus riches. Tout au long de ma carrière, de l'enfance à aujourd'hui, j'ai croisé des bénévoles, qu'ils soient *coach*, médecins, etc. Ce sont eux qui alimentent la passion du sport. »

*Laurence Fisher*, trois fois championne du monde de karaté, explique que « dans le sport, le "don de soi" est lié à une forme d'égoïsme », mais il s'agit là d'un égoïsme paradoxal. Car ce don du sportif est pour elle plus proche de l'engagement. « C'est ce qu'il y a d'excitant, de passionnant, et c'est cela que l'on

se donne à soi... mais dans la confrontation avec l'autre, j'ai besoin de l'autre. Le combat, c'est un apprentissage, un enrichissement mutuel. En tout cas, c'est ce que j'en attends, c'est une conséquence du combat. Si je ne suis pas dans cette relation à l'autre totale, entière, complète, si je ne donne pas tout ce que j'ai dans le combat, que je gagne ou que je perde, j'aurai des regrets. »

En prenant pleinement au sérieux et en systématisant ces intersections entre l'univers du don et celui du sport, *Alain Caillé* propose d'expliquer l'efficacité d'une équipe – au-delà de sa seule efficacité physique ou technique –, par sa capacité à faire vivre les quatre temps positifs du don<sup>8</sup>, demander, donner, recevoir et rendre le ballon, par exemple, et à les faire prévaloir sur les quatre temps négatifs de l'ignorer, prendre, refuser, garder. De la bonne circulation des dons, dépend l'adonnement des joueurs.

C'est une même inspiration qui anime l'article de *Jean-Paul Callède*, un de nos meilleurs sociologues du sport, qui montre en écho à Mauss, Huizinga, Sahlins ou René Maunier comment, en un siècle et demi, en Europe, le mouvement sportif a su inventer de nouvelles manières d'échanger entre groupes et de produire du lien social. Il fait clairement voir ainsi que « les rencontres sportives sont loin de se réduire à la façon de vaincre l'adversaire ou de lui céder, avec les classements qui en résultent. Et (que) les antagonismes sportifs ne sauraient se résumer à une bataille entre budgets des clubs ou montages financiers que chacun d'eux élabore ». Il faut plutôt y voir des formes de *kula* ou de *potlatch*, d'échange cérémoniel.

Mais toutes ces équipes, tous ces clubs ne pourraient pas rivaliser entre eux de sociabilité et d'échanges (parfois de coups)...s'ils n'existaient pas. Et ils n'existeraient pas, montre parfaitement *Gilles Vieille Marchiset* (avec *Jean Saint-Martin et Michaël Attali*) sans le dévouement de tous les bénévoles qui le font vivre et l'animent. Autres circuits de don. « Il faut insister, écrit-il, sur l'omniprésence

---

8. Marcel Mauss, dans *l'Essai sur le don*, plaçait au cœur du rapport social dans les sociétés archaïques ce qu'il appelait la triple obligation de donner, recevoir et rendre. Dans *La Révolution du don. Le management repensé à la lumière de l'anthropologie* (Seuil, 2014), Alain Caillé et Jean-Édouard Grézy montrent que ces trois temps constitutifs du cycle du don ne peuvent fonctionner qu'en se rapportant à un moment à la fois interne et externe à ce cycle, le moment de la demande. On reprend ici le premier chapitre de cet ouvrage.

du don dans la trajectoire des sportifs qui, même à la fin de leurs carrières de compétiteurs, sont dans l'obligation morale de rendre ce qu'ils ont reçu en devenant entraîneurs, arbitres, dirigeants. » Les dirigeantes sportives, par exemple, sur le cas desquelles il a plus particulièrement travaillé, « insistent sur la logique du contre-don dans leur engagement : elles s'investissent le plus souvent pour rendre ce qu'elles ont reçu dans les associations comme dans les familles ». Plus généralement, « le club sportif amène différentes générations à se côtoyer : il est le théâtre de transmissions verticales et horizontales, qui lient des donateurs à des donataires dans une chaîne du don, animée par un endettement négatif comme positif. Les figures emblématiques des clubs (joueurs, entraîneurs, dirigeants) sont régulièrement mises en avant pour vanter leurs qualités sportives et morales ». À travers toutes ces chaînes du don entrecroisées, « l'essentiel, conclut Gilles Vieille Marchiset, est de relever cette "guerre du don", plus précisément cette lutte du *fair-play*, qui vise à faire la réputation et le prestige d'un acteur sportif ou d'un club. Il s'agit d'une économie symbolique singulière à ancrage anti-utilitariste. En cela, le sport associatif est une école du don dans ses dimensions agonistiques ».

### *Face d'ombre*

Parce qu'il est vecteur d'adonnement, école de don et de jeu, le sport se révèle hautement désirable. À telle enseigne, montre *Julien Pierre* de façon très instructive, qu'une part appréciable de la rémunération offerte par les entreprises à leurs salariés consiste en une offre de sport. Offre perçue par eux comme un don. Un don dont ils se sentent redevables à l'entreprise et qui doit se traduire en adonnement au profit de celle-ci. Ambiguïtés et ambivalence du don. Et du sport. Qu'il faut maintenant affronter.

Jusqu'ici encore, en effet, à travers tous ces textes, nous avons insisté sur la face lumineuse du sport parce que, curieusement, elle est celle que l'on voit habituellement le moins. La face sombre, celle de l'argent, du dopage et de la tricherie organisée est connue, au contraire, de tout le monde, même si très peu nombreux sont ceux qui, quoique la voyant dans toute son évidence, acceptent d'en reconnaître la réalité. C'est elle qu'analyse *Jean-Pierre Escriva*. Le cas de l'ex-tenniswoman Catherine Tanvier met en lumière la

dimension de dépendance liée au sort de haut niveau : « La dépendance physiologique à l'effort par la sécrétion d'endorphines ; la dépendance psychique inhérente à l'histoire du sujet ; le sport intensif comme pratique à risques ; la mise en dépendance par l'organisation sportive ; l'adhésion aux idéaux et aux idéologies de l'institution. » Dans ce contexte, on comprend aisément qu'il soit difficile de tracer une frontière étanche ou même claire entre ce qui serait un sport sain et un sport contaminé par le dopage. « Notre point de vue, écrit Jean-Pierre Escriva, c'est que justement, entre dopage et dynamique de la performance dans l'univers du sport, il y a une continuité qui est au cœur même de l'institution sportive et de son imaginaire. On peut, dans l'histoire du sport contemporain, suivre les étapes de la pénétration du dopage, en relation avec la transformation des joueurs ou athlètes au service de leur club ou de leur pays en "athlète libéral", de plus en plus au seul service de lui-même et de son sponsor. » Dans cette évolution le fait majeur qui reste à interroger, à la fois le plus aisément compréhensible et le plus déconcertant, est la dénégation par l'institution sportive de ce que le sport professionnel (ou) de haut niveau est devenu. Comme si, pour continuer à fonctionner, à mobiliser les passions, il fallait absolument faire comme si rien ou presque n'avait changé depuis Pierre de Coubertin. « Si les quelques "excès" sont encore du sport dans l'idée de son discours fondateur, c'est bien à une minoration du dopage à laquelle on assiste et la fonction de distorsion de l'idéologie domine », conclut Jean-Pierre Escriva. La lutte contre le dopage, très largement de façade, apparaît ainsi comme une sorte d'hommage du vice à la vertu<sup>9</sup>. Et ne parlons pas des dénonciations vertueuses des primes et salaires extravagants de certains sportifs, qui n'entraînent aucune conséquence<sup>10</sup>.

---

9. On lira sur ce point le très éclairant article de Pierre Ballester : « Le grand gâchis antidopage », dans le « Supplément Sports & Forme » du *Monde* du samedi 18 juillet 2015, p. 4-5. Il s'annonce ainsi : « La première loi contre le dopage a été promulguée en 1965, à la suite des ravages provoqués dans le cyclisme. Cinquante ans après, ses résultats sont maigres », et conclut : « Beaucoup d'argent pour faire semblant. » Qu'on en juge : en France en 2014, quarante-six sportifs ont été convaincus de dopage pour un budget de 8 millions d'euros, soit 174 000 euros par contrôle positif...

10. Jean-Claude Michéa rappelle opportunément qu'« au début du professionnalisme, un joueur ne pouvait légalement gagner plus de deux fois le salaire d'un ouvrier qualifié ».



Analyse que confirme la passionnante étude par *Olivier Villepreux* de l'histoire du traitement du sport par les médias. En France, par exemple, nous dit-il, le sport, et le football notamment, le plus populaire d'entre tous, sont surtout portés par la presse écrite jusque dans les années 1980-1990. « Mais, grosse nouveauté, en 1986, pour la première fois, la Fifa va confier l'organisation de la Coupe du monde à un consortium télévisuel (Televisiva). » Dans ce sillage, « à cette conception marginale, distante et intellectuelle du journalisme s'est substituée une version inclusive et commerciale du sport avec l'arrivée de chaînes privées, ou cryptée comme Canal +. La nouvelle chaîne privée-cryptée va créer un esthétisme et une novlangue adaptée au sport. » Résultat : « Les médias sont donc désormais des partenaires en soi du sport et des intérêts privés qui s'y agglomèrent pour ne former qu'un seul système : le sport-spectacle télévisuel. Exemple chiffré de cette évolution, les droits télévisuels ne représentaient en 1980 que 1 % du budget des clubs professionnels de football, 23 % en 1990, et 58 % en 2011. » Et sa conclusion rejoint celle de Jean-Pierre Escriva : « Pendant plus de dix ans, le cyclisme sera commenté dans le plus parfait déni. Les vainqueurs ne sont vainqueurs de rien, mais l'entreprise prospère. Les cas de dopage s'enchaînent et, en 2008, les diffuseurs allemands décident de ne plus retransmettre l'épreuve. La société ASO (groupe Amaury), organisateur et propriétaire de *L'Équipe*, ne peut plus faire autrement que de presser l'UCI de faire le ménage. La poule aux œufs d'or était en danger. Jusqu'aux récentes révélations de corruption généralisée au sein de la Fifa en 2015, le sport vendu, livré et financé par les intérêts mêlés des médias du politique et de l'industrie a atteint un paroxysme d'irréalisme dans une société en quête de nouveaux équilibres économiques et sociétaux. »

Ces analyses des dérives de l'institution sportive devraient aussi intégrer les interrogations d'*Anne Saouter* qui met en lumière la forte persistance, dans le monde sportif, d'une dichotomie hommes/femmes et d'une marginalisation-minoration de ces dernières en contradiction avec l'évolution générale de nos sociétés (à moins que ce ne soit en phase avec un potentiel recul de l'égalité hommes/femmes induit par la montée des néoconservatismes, un peu partout sur la planète).

Mais restons-en aux dérives les plus connues, celles qu'introduisent l'argent, la médiatisation et la corruption. Que faire ? Arrêter

de faire semblant et autoriser le dopage ? Proposer au contraire un renforcement effectif des contrôles et prôner une limitation raisonnable mais importante des rémunérations des sportifs ? Tout le monde sent bien que ces questions ne peuvent pas être traitées et encore moins réglées dans le seul domaine du sport et qu'elles renvoient à des débats de société beaucoup plus vastes. Dans lesquels la question centrale des temps prochains sera celle de la bonne manière de contrôler et de réduire l'explosion planétaire des inégalités, et de limiter la place du marché et de l'argent ? Et donc de la corruption et de la démesure ? Mais plutôt que prétendre tout régler en un coup, de manière systématique, par en haut, *via* des réformes globales, il faut se demander quelles sont les sphères de la pratique qui, dès à présent, échappent encore à la domination du capitalisme rentier et spéculatif et où souffle encore l'esprit du jeu, du don et du sport.

Un lieu et une institution emblématiques de la recherche d'un tout autre et d'un tout ailleurs de la civilisation marchande est assurément Burning Man. « Né en 1986 sur les plages de San Francisco avant de migrer vers la surface inanimée, plate et isolée du désert de Black Rock, au Nevada, en 1990, cet événement annuel qui s'étend sur une semaine à la fin de l'été a crû de manière constante, jusqu'à atteindre près de soixante-dix mille participants lors de l'édition de 2013. Burning Man est une sorte de synthèse *in progress* des mouvances contre- et sous-culturelles depuis la deuxième moitié du xxe siècle, de la contre-culture hippie et psychédélique à l'éthique *do-it-yourself* et anarchiste du punk jusqu'au gothique et au *hard-core*, en passant par les courants de la sous-culture techno-rave, sans oublier la cyberculture *geek* de la Silicon Valley (les sous-cultures hip-hop et métal sont moins représentées). Sorte de "centre de la marge", Burning Man est au cœur des mutations de la "contre-culture" à l'ère numérique et illustre la manière dont certains événements deviennent de véritables mouvances transnationales que l'on peut qualifier de "cultures événementielles" (*event-cultures*) », écrit *François Gauthier* qui en présente une analyse particulièrement intéressante puisqu'elle nous montre comment de nouveaux rituels religieux ou parareligieux, qui célèbrent le don et l'anti-utilitarisme, se déploient sur un mode ludique. Quasiment sportif, dirait-on, mais où la dimension compétitive et le respect de la règle (le *game*) se soumettent à la logique du *play* et au foisonnement

de pratiques de type danse. Défendre l'*ethos* démocratique dans le sport reviendrait-il ainsi à y revaloriser l'aspect danse ? N'est-ce pas aussi ce que nous enseignent paradoxalement les volées d'un Federer ou le jeu de pieds d'un Messi ou d'un Ronaldo ? Le beau geste, le coup parfait, la chorégraphie improvisée des joueurs sur le terrain ne sont-ils pas une forme de danse ? Or, dans le cas du festival Burning, il s'agit là d'une manifestation périodique d'anti-utilitarisme. Qui cherche à se prolonger dans une véritable culture au-delà de l'événement, certes, mais qui demeure utopique.

Dans le cadre de ce numéro, c'est à l'intérieur du monde du sport, au quotidien et au jour le jour, qu'il convient de rechercher des ressources permettant de s'opposer à l'*hubris* de l'institution actuelle du sport. Nul doute que ce ne soit au premier chef dans le cadre des associations d'éducation par le sport qu'on les trouvera.

### L'éducation par le sport

Trois des articles qu'on lira ici tournent autour de l'activité de l'Agence pour l'éducation par le sport (Apels), qui regroupe et coordonne des milliers d'associations sportives en France, précisément dans cet esprit<sup>11</sup>.

« “Entraîner, c'est aimer”, voici la phrase culte inscrite sur le tableau du bureau de Jean-Claude Perrin, qui cofonda avec moi l'Agence pour l'éducation par le sport dans la cité ouvrière de Colombes », écrit *Jean-Philippe Acensi*, qui en est la cheville ouvrière. Et, dans son entretien avec *Bernard Coignet*, il ajoute : « Dans le champ de l'éducation par le sport, on donne aux autres pour qu'ils réussissent leur vie, leur vie avec les autres, leur vie pour les autres. Il se transmet un savoir-vivre et une multitude de capacités pour faire société où le sport apporte des repères. C'est dans ces

---

11. L'Apels s'est rapprochée de la *Revue du Mauss* pour approfondir la réflexion sur le sens de l'éducation par le sport. D'où le numéro consacré au jeu et celui-ci, qui interroge le sport. Au fur et à mesure des rencontres entre ces deux structures de réflexion et d'action, des ponts se sont créés en vue de bâtir progressivement une vision convivialiste du sport, fondée sur l'épanouissement par le don, l'engagement par l'action, la créativité dans l'opposition, l'ouverture vers la différence. Ces fondements théoriques, à discuter autant dans les milieux éducatifs que politiques et académiques, ouvrent les voies d'une éducation par le sport régénérée.

lieux qu'on apprend l'essentiel : on s'engage dans un projet, avec des individus différents, on est rapidement et obligatoirement en position de coopération, d'écoute, de réalisation. C'est un territoire de joie, de fraternité où les éducateurs donnent les clés pour réussir à traverser ce qui est essentiel pour bien-vivre en société. Il ne faut jamais se détourner de cette finalité. »

Qu'il ne s'agisse pas là de vœux pieux, c'est ce que montre l'étude très fouillée par *Clément Prévitali*, *Benjamin Coignet* et *Gilles Vieille Marchiset* des actions menées par l'Apels. À l'intersection de l'école, des associations sportives et des collectivités territoriales, grâce à l'intervention d'éducateurs bénévoles ou salariés, « il s'agit à travers le sport d'atteindre des objectifs d'insertion, de citoyenneté, de vivre ensemble en ciblant des jeunes, le plus souvent en difficulté sociale ». Enjeu décisif là où l'école ne parvient plus à accomplir ses missions d'éducation et d'intégration. Le sport apparaît alors comme l'ultime école de citoyenneté et de convivance<sup>12</sup> possible, avec les arts et la culture.

Mais ce qui est vrai pour la France l'est plus encore pour l'Afrique, comme le montre opportunément *Fekrou Kidane*, ancien conseiller politique du Comité international olympique. Il rappelle que « la reconnaissance du sport en tant que droit humain est clairement indiquée dans la Charte de l'éducation physique et du sport, adoptée par l'Unesco en 1978. La charte stipule que "tout être humain a le droit fondamental d'accéder à l'éducation physique et au sport" ». C'est ce droit auquel l'Apels donne de la substance en France.

Mais comment peut-on éduquer par le sport ? Pourquoi, comment est-il éducatif ? Une partie de la réponse découle logiquement de ce que nous avons dit jusqu'à présent : parce qu'il est consubstantiel au jeu et au don, via la mobilisation du corps, le sport forme au jeu et au don, c'est-à-dire à la reconnaissance de l'autre, de la réversibilité des positions et de la réciprocité. Au dépassement de l'hostilité par la rivalité transformée en amitié. Après, comme le disent aussi bien Jean-Philippe Acensi que Benjamin Coignet,

---

12. Plutôt que de parler de « vivre-ensemble », ce qui heurte le génie de la langue française, parlons plutôt de *convivance*, mot utilisé occasionnellement en langue d'oïl, mais très présent en langue d'oc (et en espagnol). Le convivialisme est la théorie ou la philosophie politique de la convivance.

Clément Prévitali ou Gilles Vieille Marchiset, les voies de la transmission de ces valeurs de don, de créativité et de convivance sont plurielles. Mais on trouvera matière à réflexions générales dans les très vivantes et intéressantes notations d'un « jeune entraîneur » de foot, *Pierre Micheau*. Qui insiste, tout d'abord, sur l'importance du collectif : « Quelles soient professionnelles, amateurs ou de loisirs, toutes ont un point commun... le mot "équipe". Si important pour le foot. Dans le foot on croit toujours qu'un match peut être réglé par un seul joueur, qu'il faut partir d'une équipe dans son ensemble pour améliorer le joueur, l'individu. Or je crois fortement que le collectif est meilleur que l'individu. » Mais le plus important à prendre en compte, c'est que, dans le sport, et plus précisément dans l'éducation au sport et par le sport, on apprend à penser. « C'est ce que je propose aux jeunes joueurs avec qui je travaille, explique Pierre Micheau. J'ai parfois eu et j'ai encore aujourd'hui, dans mon effectif, des joueurs dit "à caractère", "sensibles", prêts "à péter un câble à tout moment". Ma victoire, c'est de voir que, sur un terrain, ces joueurs ne sont plus les mêmes car ils ont tellement d'informations à traiter qu'ils pensent. Ils ne sont pas livrés à leur instinct et éprouvent du plaisir à travailler comme ça. Un garçon de seize ans m'a dit un jour qu'il se sentait "libre". Situation paradoxale puisque l'intelligence collective le soumet à de fortes contraintes de temps, d'espace... La liberté par la contrainte donc. » Quelle meilleure définition de l'éducation ?

Faisons encore un pas de plus. Dans un monde globalisé de plus en plus en proie au chaos, dans lequel la transmission des valeurs universelles de *convivance* a de plus en plus de mal à être assurée par des lignées familiales, souvent brisées ou incertaines, par des institutions ou des religions déstabilisées et en proie au doute, par une École souvent rejetée parce qu'elle ne peut plus tenir toutes ses promesses, le sport apparaît dans de nombreux cas comme l'ultime recours, le dernier vecteur d'intégration, de reconnaissance et d'apprentissage de la solidarité possible. Pour quelques-uns, sportifs d'exception, il représente la voie d'une ascension sociale fulgurante, d'un accès à la fortune et à la gloire. Mais ces réussites individuelles, produites par le système médiatico-financier du sport, ne contribuent qu'à sa reproduction. En mettant en scène l'illusion que tous peuvent réussir grâce à lui, elles dévoient l'esprit même du sport et, sous couvert de démocratisation, elles creusent en réa-

lité un écart de plus en plus abyssal entre une toute petite « élite » sportive et l'énorme masse des pratiquants. Symbole et symptôme d'une société néolibérale qui voit exploser les inégalités et annuler les progrès démocratiques accomplis au xx<sup>e</sup> siècle. C'est à leur usage, à l'usage de tous, qu'il faut préserver et développer l'esprit du sport, en relation avec l'esprit du don et du jeu. Mais cela ne sera possible que si les valeurs du sport parviennent à s'énoncer en rapport avec des valeurs éthiques, morales et politiques universelles, ou universalisables, plus générales. C'est là où l'éducation par le sport rejoint le convivialisme, cette proposition d'apprendre à vivre ensemble en « s'opposant sans se massacrer et en se donnant sans se sacrifier », pour reprendre la formule de Marcel Mauss qu'on trouve au cœur du *Manifeste convivialiste*. Sans surprise, des enquêtes montrent que ce que les membres des clubs sportifs y recherchent et y apprécient le plus, c'est la convivialité. Laissons sur ce point la parole à Benjamin Coignet qui, en faisant allusion au convivialisme, écrit : « Avec le sport, cette éducation à la vie sociale et au partage passe par l'apprentissage du rapport au corps dans un certain espace-temps maîtrisé : l'association, l'école, les animations sportives municipales ou dans les pratiques auto-organisées », et à Jean-Philippe Acensi, qui développe en écrivant : « À partir du moment où tu pars des logiques des territoires et des besoins sociaux, tu rencontres une grande diversité d'acteurs qui construisent le convivialisme avec le sport. Notre rôle de défricheur nous interdit d'avoir une chapelle ou des *a priori* sur les acteurs qui auraient naturellement une place plus importante pour développer l'éducation par le sport : nous voyons évidemment des clubs sportifs, mais aussi des missions locales, des collèges, des structures de la protection judiciaire de la jeunesse, etc. Toutes ces structures qui nous rejoignent installent à leur manière un climat de convivialité où le sport agit sur l'appropriation du corps par la personne, de manière ludique très souvent. On a aujourd'hui des maladies de masse qui détruisent l'être humain et, par ricochet, agissent sur le vivre-ensemble. Je pense évidemment à l'obésité, mais aussi aux prises de drogue, aux anxiolytiques, aux maladies professionnelles, etc. On doit se poser la question : comment faire pour produire des êtres heureux grâce au sport ? La réponse est multiple et elle est dans la diversité des territoires. Si on va à la Goutte d'Or dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à Grenoble, à Tremblay-en-France

ou à Moulins, les acteurs qui bâtissent une société convivialiste répondent d'abord aux besoins qu'ils rencontrent. La diversité des acteurs induit une diversité des manières d'éduquer les corps. Mais je crois profondément que tous ces petits ruisseaux tendent vers un modèle de société plus conviviale, fondée sur un corps épanoui qui s'éduque chaque jour. Ils agissent sur la société en agissant sur les corps. »

Reste, cependant, à expliciter et à formaliser cette congruence, cet air de famille entre esprit du sport et convivialisme. Peut-être en rédigeant, avec tous les acteurs concernés, une charte du sport convivialiste. À moins qu'il ne s'agisse d'une charte convivialiste du sport ?

### Libre Revue

Qu'est-ce qui « marche », qu'est-ce qui guérit ou donne le sentiment d'aller mieux, que ce soit dans le cadre d'une psychothérapie, d'une psychanalyse, d'un rituel chamanistique, d'un exorcisme, voire d'un traitement médical ordinaire ? Ou encore, pour reprendre les termes d'un célèbre article de Claude Lévi-Strauss, quels sont les ressorts généraux de l'« efficacité symbolique » ? C'est à cette question que s'attaquent *Alain Caillé* et *Pierre Prades*, en prenant notamment appui sur l'important travail consacré par ce dernier à l'histoire de la transformation progressive du puritanisme américain, du calvinisme sentimental, en un champ psychothérapeutique<sup>13</sup>. Où l'on voit que l'efficacité symbolique passe par la mobilisation des affects et du corps. Comme le sport !

Qu'est-ce qui fait que le don marche, ou qu'au contraire, échouant, il déclenche la violence qu'il devait en principe contenir et surmonter ? C'est cette question qu'affronte dans toute sa complexité *Dominique Girardot* dans un commentaire inspiré du film de Lars Von Trier, *Dogville*. « La communauté humaine, écrit-elle, se tient par conséquent sur le fil entre l'acceptation et le refus (du don) : jusqu'où doit-on accepter ce qui est donné, se sentir obligé de rendre ce qui a été reçu ? À partir de quand s'en scandaliser ou

---

13. Pierre Prades, *De la sainteté à la santé. Puritanisme, psychothérapies et développement personnel*, Le Bord de l'eau, « Bibliothèque du MAUSS », 2014.

s'en tenir pour quitte ? Jusqu'où intervenir sur l'intuition sans la dérégler ? » À cette question, il n'existe aucune réponse qui vaille *ne varietur*. « Non seulement aucune formalisation, aucun contrat, ne peut venir remplacer de ses prescriptions abstraites l'intuition de ce qui doit être fait ; mais même est néfaste la tentation d'évacuer les approximations, et l'incertitude inévitable, liées à l'intuition, par l'apparente assurance de la formalisation et du contrat. »

C'est entre don et adonnement, avons-nous tenté de montrer dans ce numéro, que le sport se déploie. S'adonner, c'est tenter de ne faire plus qu'un avec le rythme et la fluidité de la vie même. C'est accepter de recevoir ce que la tradition phénoménologique allemande appelle la donation (la *Gegebenheit*), le fait que nombre de choses – l'air, l'eau, la Terre, le soleil, la vie même – nous sont données même si elles ne le sont par aucun sujet identifiable et que nous ne pouvons vivre pleinement qu'en nous montrant notre reconnaissance envers ce don-donation. Nul ne l'a mieux montré que le poète-philosophe Henri Raynal, dont *Jean-Paul Rogues* retrace ici une partie de l'œuvre, celle qu'Henri Raynal consacre à ce qu'il appelle l'« apparure », cette manière de se vêtir, de s'apprêter pour rendre au sujet inconnu de la donation. Une forme de *contre-donation*, en somme, parallèle au contre-don qu'appelle le don.

Enfin, *Étienne Helmer* consacre une étude érudite éclairante au statut de la monnaie chez Platon et Aristote. Sa thèse est que « pour l'un comme pour l'autre, la monnaie n'a pas pour seule fonction d'acquitter le prix des choses mais, à travers lui, de faire circuler la justice et la concorde dans toute la cité ». Il est permis de douter que l'hégémonie désormais universelle de l'argent sur la vie sociale en général et sur le sport en particulier concoure à faire circuler la justice et la concorde dans toute la cité.

Et toujours dans le registre de l'érudition, ce numéro s'achève sur la fin de la belle étude consacrée à *Stéphane Corbin* sur la place du don chez Rousseau.



## Résumés & abstracts

- **Isabelle Queval** *Faire du sport, est-ce jouer ?*

Cet article se propose d'étudier la complexité et l'ambivalence du sport comme jeu. Y a-t-il une continuité historique et sémantique du sport ? Comment situer le sport de haut niveau à travers ses excès ? En examinant le phénomène du dopage, en resituant les sens philosophique et juridique de la règle sportive, en posant la question vive de l'amélioration technoscientifique de l'humain, nous interrogerons l'impact de l'idéal progressiste des Lumières sur une possible dénaturation du jeu sportif. La compétition, le record, le clivage des catégories actuelles sont-ils indispensables aux fonctionnements du sport ? Nous envisagerons quelques pistes qui permettraient au sport de demeurer un jeu, c'est-à-dire un lieu d'échanges fédérateurs et altruistes au sein de la société.

- *Is Playing Sports Still Playing?*

This article discusses the complexity and ambivalence of sport as play. Does 'sport' show historical and semantic continuity, and how do high performance sports and their excesses fit into this picture? Using the case of doping as a product of the legalization of sports and of the technological improvement of humans ideal, this article argues that progressive Enlightenment ideals may have distorted sports type games by furthering them from play. Are competition and record seeking essential to sport? The article considers a few suggestions that could help sport retain an element of play and therefore act a locus of altruistic exchanges and solidarity in our societies.

- **Jean-Claude Michéa** *Quelques propos sur le football*

Le développement de l'économie mondiale de marché la conduit à dissoudre en permanence toutes les cultures et traditions populaires encore existantes, quitte à en *recupérer* certains aspects lorsqu'ils sont source de profit. C'est ainsi que le football, naguère « religion laïque du prolétariat »

(Éric Hobsbawm), est devenu l'un des rouages privilégiés de la marchandisation du monde et de son *soft power*. C'est le grand mérite des critiques de l'« idéologie sportive » que d'avoir su mettre ce point essentiel en évidence. Celles-ci restent toutefois partielles et ambiguës dans la mesure où elles ne conduisent jamais à s'interroger – du fait de ses présupposés élitistes et puritains – sur les transformations que cette appropriation marchande du sport induit logiquement sur la nature du jeu : à savoir la disparition progressive du jeu collectif, « artiste » et tourné vers l'offensive, au profit du seul culte utilitariste du résultat à *tout prix*. Pour comprendre à quel point la logique capitaliste contribue ainsi à dénaturer en profondeur l'essence même de ce sport, encore faudrait-il rompre avec ce mépris libéral des passions populaires qui conduit inévitablement à confondre l'« esprit sportif », fondé sur les valeurs privilégiées du don, de la gratuité et du « beau jeu », avec cette seule « idéologie sportive » qui en est la négation.

• *A Few Comments on Football*

The development of the global market economy continually acts to dissolve existing popular cultures and traditions, at the same time that it recuperates certain aspects to turn them into profit. This is how football, once the 'secular religion of the proletariat' (Eric Hobsbawm), has become an essential vehicle for the commoditisation of the world and the extension of its soft power. While critics of the 'sports ideology' can be thanked for highlighting these aspects, their judgment remains partial and ambiguous (due to their elitist and puritan presuppositions) as they fail to interrogate what effects these transformations due to the commoditisation of sports logically induce on the nature of the game: namely the progressive disappearance of a collective, artistic type of play oriented towards offense, in favour of a utilitarian cult of results at all cost. In order to understand the extent to which the capitalist logic contributes to undermine the nature of football, one must break with the liberal contempt for popular passions that confounds sportsmanship, which is based on the values of gift, gratuitousness and the beauty of play, with the 'sports ideology' that is its very negation.

• **Jean-Paul Russier** *Jouer avec le vent et la mer*

Au XIX<sup>e</sup> siècle, libérés des terreurs de la mer, des passionnés étendent l'espace des jeux d'eau à la haute mer. Ils traversent l'Atlantique, parcourent le monde sur des bateaux à voile. Cette activité va se décliner en courses hauturières, régates en bord de mer. Des institutions (des clubs, des fédérations, des règles) organisent ce qu'on appellera le yachting, puis la plaisance. L'histoire de la très ancienne course de l'America (1851) est un bon exemple d'un jeu en haute mer, jeu agonistique, qui devient sport professionnel. Pourtant, ce processus de « sportivisation », souvent décrit, mérite interrogation. Le monde de la voile ne s'y réduit pas. L'adaptation à la société, à sa compétition et à ses

challenges capitalistes, côtoie des inventions et des aventures non utilitaires. Et ces marins entretiennent cette pratique ancienne, aller en mer à la voile, dans des clubs et un travail patrimonial.

• *Playing with the Wind and the Sea*

Freed from the terrors of the Ocean, aficionados extended water games to the high seas in the nineteenth century. They crossed the Atlantic and travelled the world on their sailboats. This activity came to be declined in open sea races and shoreline regattas. Institutions such as clubs, federations and international ruling committees organised what came to be called yachting, and later recreational sailing. The history of the old America's Cup (1851) is a good example of agonistic play in the open seas turned professional sport. Yet this oft described 'sportisation' process deserves to be interrogated, as it is not the whole of the world of sailing. The adaptation to the competitive society of capitalism and its spirit of challenge stands next to non-utilitarian inventions and adventures. These sailors keep the old tradition alive by sailing the seas and participating in clubs and patrimonial work.

• **Stéphane Bonhausen** *L'autonomie du sportif*

Le sport est une activité qui consiste à mélanger travail et jeu. Les deux paraissent indissociables. D'où la problématique contemporaine du sportif, constamment déchiré entre l'entraînement intensif qui le mène au bord de la souffrance et la dimension ludique assimilée à un simple divertissement. Cet article se propose d'approfondir la dimension du jeu trop souvent négligée. Il en va de l'autonomie du sportif qui consiste aussi et surtout à donner un sens symbolique à une activité librement choisie.

• *The Sportman's Autonomy*

Sports are a non-dissociable mix of work and play. Hence the difficulties of the contemporary athlete who often finds himself torn between the pains of intensive training and the playfulness often assimilated to plain entertainment and hence dismissed. This article focuses on the oft-neglected playful aspect. The underlying issue is the autonomy of the sportsman, which essentially derives from the process of giving symbolic meaning to a freely chosen activity.

• **Nathalie Heinrich** *La quête de l'excitation*

En parlant, à propos du sport, de « quête de l'excitation », Norbert Elias ouvrait une nouvelle perspective à la question de la catharsis, en mettant l'accent non sur la neutralisation des émotions mais, au contraire, sur leur activation, considérée comme un besoin humain fondamental. Quoique peu congruente avec les approches classiques du spectacle, plutôt rationalistes

et puritaines, cette proposition permet de reconsidérer une grande variété de pratiques ludiques et de donner sens à leur place immense dans notre société.

• *The Quest for Excitement*

By talking of sports in terms of a 'quest for excitement', Norbert Elias opened a novel perspective on the question of catharsis by putting the accent not so much on the neutralisation of emotions as on their contrary, their activation, considered as a fundamental human need. While incongruous with respect to classic, rather rationalist and puritan approaches to spectacle, this proposition allows that we reconsider a wide variety of ludic practices and give meaning to their importance in our society.

• **Véronique Dasen** *Achille et Ajax : quand l'agôn s'allie à l'alea*

Plus de 160 vases attiques de l'époque archaïque grecque représentent deux célèbres guerriers, Achille et Ajax, en train de jouer à un jeu de pions et de dés, le *pente grammai* ou « jeu des cinq lignes ». La scène ne fait pas référence à un récit perdu. Le jeu est un opérateur symbolique qui construit un « modèle masculin du jouer » véhiculant les valeurs de l'aristocratie archaïque. Le *pente grammai* allie l'*agôn*, la compétition qui permet de démontrer l'*aristeia*, l'excellence des héros, et l'*alea*, la chance, qui ne dépend pas des qualités personnelles mais de la bienveillance des dieux. La scène constitue ainsi un discours visuel métaphorique sur la *paideia* aristocratique archaïque et sa légitimité, fondée sur la volonté divine.

• *Achilles and Ajax: When Agôn Allies with Alea*

Over 160 attic vases of the archaic Greek period depict two famous warriors, Achilles and Ajax, engaged in a board-game called *pente grammai* or 'Five-lines game' and played with counters and dice. Since the scene does not refer to a lost text, this article argues that it operates a symbolic function by constructing a masculine model of play/game that transmits the values of archaic aristocracy. *Pente grammai* associates *agôn* (competition), which demonstrates *aristeia*, the excellence of the heroes, with *alea*, chance, which does not depend on personal qualities, but on the benevolence of the gods. The scene thus elaborates a metaphorical visual discourse on aristocratic archaic *paideia* and its legitimacy based on divine will.

• **Jérôme Soldani** *Retour au jeu ? Réappropriations du volley-ball par les Bunun de Taïwan*

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les missionnaires presbytériens introduisent la pratique du volley-ball auprès des Bunun, une population austronésienne des montagnes taïwanaises. Depuis, les Bunun ont transformé

le volley en un jeu à deux ballons qui rassemble la communauté après les offices dominicaux. Les règles conventionnelles continuent cependant d'être observées en d'autres occasions. Cet article questionne les conséquences de la transformation radicale des règles du jeu d'une pratique sportive et le rôle joué par cette réappropriation dans la reproduction d'un groupe social. Créé dans le cadre du mouvement prosélyte protestant, le volley-ball est en lui-même porteur de valeurs. Son adoption et ses transformations posent les termes de l'adhésion du groupe à ces valeurs et de l'ajustement de la pratique pour en faire un marqueur identitaire. Si la version à deux ballons, dont la dimension ludique est essentielle, marque une rupture avec le système sportif, le maintien de la pratique conventionnelle manifeste le souci de prolonger l'inscription du groupe au sein du monde globalisé.

• *Back to Play? The Taiwanese Bunun's Appropriation of Volleyball*

Presbyterian missionaries introduced the practice of volleyball in the aftermath of the Second World War to the Bunun, an Austronesian population of the Taiwanese mountains. The Bunun have since transformed volleyball into a two ball game that unites the community after Sunday service. Meanwhile, conventional rules are still observed in other occasions. This article questions the consequences of the radical transformation of the rules of the game and the role this form of appropriation plays in the social group's reproduction. Created within a proselytising Protestant movement, volleyball carries a certain set of values. Its adoption and transformation sets the terms of the group's adhesion to these values and acts as a marker of identity. The playful dimension is essential in the two ball version and marks a rupture with the competitive logics of sport, while the maintaining of the conventional practice manifests the group's desire to inscribe into a globalised world.

• **Ryadh Sallem** « *Le sport est un milieu pauvre où l'on rencontre les gens les plus riches* »

Entretien avec le recordman du monde du relais quatre nages, joueur international de basket et de rugby fauteuil, qui a participé à quatre Jeux paralympiques. Le sport de haut niveau comme don « extrême » de soi.

• *'The World of Sports is a Poor One in Which One Meets the Richest of People'*

An interview with the indoor swimming medley relay world record holder and international level wheelchair basketball and rugby player who has participated in four Paralympic games. For him, top level sports is a form of extreme gift of oneself.

• **Laurence Fisher** *Sport, don et don de soi*

Entretien avec la trois fois championne du monde de karaté. Le sport de haut niveau entre don et engagement vis-à-vis de soi-même et des autres : « Donner, c'est dire à l'autre qui l'on est. »

• *Sports, Gift and Gift of Oneself*

An interview with this three-times karate world champion. For her, top level sports lies between gift and commitment to oneself and to others: 'Giving is telling the other who we are.'

• **Alain Caillé** *Sports collectifs et métaphore du don*

Comment expliquer que des équipes faibles puissent l'emporter parfois sur des équipes beaucoup plus fortes et puissantes d'un point de vue technique et financier ? On répond à cette question en analysant les sports collectifs sous l'angle du cycle maussien du demander-donner-recevoir-rendre, et de son opposé, le cycle de l'ignorer-prendre-refuser-garder.

• *Collective Sports and the Gift Metaphor*

How can we explain that weaker teams can sometimes win against teams that are technically much stronger and can count on incommensurably higher financial means? This article attempts to answer this question by examining collective sports from the angle of Mauss' cycle of asking, giving, receiving and receiving and its contrary, ignoring, taking, refusing and keeping.

• **Jean-Paul Callède** *Le sport saisi dans sa double obligation : pratiquer l'échange et produire du social*

Dans les sports d'équipe (rugby, football, etc.), les championnats amateurs qui opposent un ensemble de clubs de niveau de jeu comparable permettent d'appréhender le fait sportif dans sa double obligation : pratiquer l'échange et produire du social. L'obligation d'échanger peut s'analyser au sein du groupe élémentaire (équipe, section, club), et dans l'alternance des rencontres disputées à domicile ou à l'extérieur. Cette économie du « donner, recevoir, rendre » gagne en intelligibilité à être mise en relation avec les analyses de plusieurs sociologues classiques (Georges Davy, Marcel Mauss). Conjointement, l'engagement associatif autour du sport contribue à enrichir le social.

• *The Double Obligation of Sports as Exchanging and Producing the Social*

The observation of collective sports (rugby, football etc.) amateur championships that oppose clubs of a similar level reveals a double obligation:

exchanging and socializing. The exchange and sharing can be seen within the groups (team, section, club) and in the alternation of home and away games. This economy is made more intelligible thanks to classic sociologists (Georges Davy, Marcel Mauss). In addition, commitment within these associative networks contributes to creating and enriching the social.

• **Gilles Vieille Marchiset, avec la participation de Jean Saint-Martin et Michaël Attali** *Le sport, une école du don ? Transmettre une vision agonistique du monde*

L'article vise à montrer comment le sport, notamment dans son versant associatif, peut être analysé sous l'égide du paradigme anti-utilitariste. Les échanges matériels et symboliques fondés sur le donner, recevoir, rendre sont omniprésents dans cette pratique sociale pourtant souvent présentée comme emblème de l'utilitarisme, de l'intérêt et du capitalisme. Les relations créées dans les clubs sportifs mettent en avant une chaîne du don au niveau de la transmission d'une morale sportive historiquement située. Dans une autre vision de l'*agoné*, il s'agit de se démarquer par la diffusion d'une forme apologétique du *fair-play*, de l'altruisme et de l'abnégation dans l'engagement sportif. En cela, le sport associatif demeure une école du don qui transmet une vision agonistique du monde. Cette économie symbolique révèle alors une lutte pour s'imposer par la référence à une morale idéalisée et localisée du sport.

• *Sports: a School for the Gift? Transmitting an Agonistic Worldview*

This article argues that sports, especially in its amateur form, can be analysed within the anti-utilitarian paradigm. Often presented as loci for utilitarianism, self-interest and capitalism, closer observation of the social practices occurring within the arena of sports shows the omnipresence of material and symbolic exchanges based on giving, receiving and returning. The relations created in sporting clubs showcase a chain of gifts that acts to transmit an agonistic morality of sportsmanship promoting fair play, altruism and abnegation through commitment. As such, amateur sports remain a school for gift ethics through the transmission of an agonistic worldview. This symbolic economy reveals a fight to win embedded in the idealised and localised morality of sportsmanship.

• **Julien Pierre** *Le sens du don : les offres sportives au travail*

À partir de l'analyse de l'« offre » sportive proposée aux salariés du secteur privé, cet article entend interroger la résonance de la théorie maussienne du don – du donner-recevoir-rendre – dans les grandes entreprises. Il s'agit de comprendre pourquoi et comment le sport, qui symbolise l'opposition coopération/compétition tout en permettant *a priori* de concilier performance et

santé au travail, est perçu par nombre de salariés comme un don de l'entreprise. Dans quelle mesure les offres sportives internes agissent-elles sur ces derniers ? Quels contre-dons appellent l'avènement de ces services intégrés au cœur des établissements de travail ? Nous verrons notamment comment une offre sportive encourage les salariés à s'investir corps et âme au travail, modifiant leur perception de l'entreprise et réintroduisant par là même une forme de socialité primaire dans un milieu plutôt marqué par une logique impersonnelle du marché (Caillé).

• *The Meaning of the Gift: Sport Offers in the Workplace*

This article analyses the sports offer proposed to employees by large private sector corporations with Mauss' theory of the gift. It questions how and why employees perceive these sport offers as gifts made by the company. As symbols of the opposition between cooperation and competition, sports conciliate performance and health in the workplace. What is the effect of such offers on employees? What are the counter-gifts that are called for? This article argues that sport offers encourages employees to invest themselves in the workplace by modifying the perception of the corporation through the introduction of forms of gift-based primary sociality in an environment structured on impersonal functional relations and market objectives.

• **Jean-Pierre Escriva** *Le dopage comme production de la démesure de l'institution sportive*

Au lieu de s'en remettre aux représentations du dopage comme « excès » ou « dérive » du sport, cet article l'envisage comme produit de la logique sportive elle-même. La notion de conduite addictive au sport intensif et l'analyse de l'institution permettent de dépasser l'apparente irrationalité du dopage en réalité bien intégrée à la rationalité instrumentale globale. La crise sportive des années 1980 illustre ensuite le travail idéologique d'une institution associée à divers agents qui renouvellent sa légitimité. Ce contexte permet alors de comprendre la cohérence des surinvestissements de jeunes sujets en particulier, que renforce encore la pensée institutionnelle dont le propre est de rendre invisible l'emprise des institutions.

• *Doping as a Product of the Excesses of Professional Sports*

Rather than understanding doping as a corruption of professional sports, this article argues that it is the product of its very logic. The notion of addictive conduct applied to the intense practice of sports and the analysis of the professional sports institution allows to overcome the apparent irrationality of doping and to see it as integral to the former's utilitarian rationality. The article then considers the 1980s crisis of professional sports as the moment when the legitimations for these logics were instituted.



• **Olivier Villepreux** *Sports et médias, un mariage d'intérêts*

Le sport est indissociable des médias qui le font vivre et assurent sa spectacularisation. Au fil de l'histoire, presse, radio et surtout télévision vont détourner le contenu, les valeurs du sport à leur profit. Vaste entreprise de promotion publicitaire et politique, le sport spectacle est devenu un enjeu économique colossal. Entre les droits télévisuels négociés par les chaînes et les retombées financières qu'ils impliquent pour les sociétés sportives, les intérêts se mêlent et donnent lieu à toutes sortes d'excès. Mais seule l'élite du sport est concernée. La majeure partie des pratiquants, les amateurs, est quasiment exclue de cette bulle qui exacerbe la concurrence à tous les niveaux, paralyse le sens critique. Dopage, corruption, récupération politique, starisation des athlètes ont mené à une vision tronquée du sport, miroir d'une société où l'individualisme et l'argent ont pris le pas sur « la beauté du geste » et le *fair-play*.

• *Sports and Media, a Marriage of Interests*

Sports are non-dissociable from the media that ensure its dissemination and production as spectacle. This article considers how the press, radio and television in particular diverted the values of sport to their profit. Sports have become a spectacle with gigantic economic stakes and are a vast enterprise for the promotion of products and politics. Fuelled by the negotiation of television rights and financial returns, this mixture of interests allows for all sorts of excesses. Yet this only concerns the sporting elite, as the majority of amateur sports remain excluded from a bubble which exacerbates competition on all levels.

• **Anne Saouter** *Ordre sportif et police de genre*

L'histoire du sport nous montre combien cette activité a toujours été conçue comme devant se décliner au masculin. Avec d'autant plus de force quand il s'agit de compétition. Les femmes ont bien sûr fini, non sans mal, par progressivement s'imposer dans toutes les disciplines sportives. Leur arrivée dans le champ sportif, et les compétences acquises, n'ont pas pour autant motivé un projet de mixité, l'innovation du champ s'étant réduite à la création, en son sein, d'un espace spécifique pour elles. Non seulement les sexes restent séparés, mais la gestuelle sportive doit aussi, et toujours, rappeler le différent. Et c'est plutôt aux sportives que revient la responsabilité de préserver la stabilité des codes de genre. De fait, quand elles deviennent trop performantes ou trop « inattendues », les outils de la domination masculine, des plus classiques aux plus élaborés, sont exhibés pour empêcher des corps, là où pourtant d'autres sont invités à dépasser les limites du biologique.

• *The Order of Sports and the Gender Police*

The history of sports is a male one, even more so when competition is involved. Women have finally managed to invest all sporting disciplines, yet not without difficulty. The arrival of women in sports has not lead to a mixed project but rather to the creation of a women specific parallel space. Genders remain separated, and this difference is the object of a continuous recall. Infringements to this state of affairs trigger responses reinstating male domination.

• **François Gauthier** (*Ré*) *créer le monde à Burning Man. Jeu, don et créativité rituelle*

À la suite du *Jouer* de Roberte Hamayon, cet article mobilise la théorie du don et la théorie du jouer pour analyser le cas du festival Burning Man à partir d'une enquête de type ethnographique. Après une brève présentation des deux théories, l'article s'attelle à décrire cet événement qui occupe une place importante dans les développements d'une véritable « contre-culture » au cours des trois dernières décennies. L'article entame ensuite une analyse à partir de la perspective du don en portant une attention particulière aux dynamiques des pratiques concrètes du don largement passées sous silence dans la littérature académique sur le sujet. Cette première analyse permet de mieux appréhender l'apport spécifique d'une analyse en termes de jouer, menée dans un second temps. L'article se penche enfin sur les dimensions religieuses de Burning Man et des rapports entre jeu, rite et religion, éclairées à nouveau par le jouer tel que défini par Hamayon comme liberté exercée dans un cadre. Cette approche permet de dépasser la définition du jeu comme forme dégradée ou inchoative du rituel et du religieux pour saisir le caractère ludique et créatif de certaines recompositions religieuses actuelles.

• *(Re)Creating the World at Burning Man. Play, Gift and Ritual Creativity*

In the wake of Roberte Hamayon's book *Jouer* (2012) and based on ethnographic fieldwork and complementary methodology, this article mobilises gift and play theory to analyse the Burning Man festival. Following a brief presentation of gift and play theory, the article proceeds to describe this event which has been at the core of important "counter-cultural" developments in the last three decades and which is today at the centre of a growing international event-culture. The analytical section starts by examining Burning Man from the perspective of the gift and thus pays special attention to the concrete practices of gift and their dynamics, something which has been largely ignored by existing academic production on the subject. The second part of the analysis seizes Burning Man from the perspective of play as defined by Hamayon while underlining the specifics and complementarity of this approach with respect to the above section on gift. The analysis finally turns to the religious dimensions of Burning Man and the rapports between play, ritual and religion

in the light of Hamayon's theory of play defined as freedom of action within a given frame or set of rules. This approach overcomes the limitations of theories which cast play as degraded or inchoative ritual and religious forms and thereby allows us an insight into a better understanding of contemporary religious reconfigurations that often display a playful and creative character.

• **Jean-Philippe Acensi** *Le mouvement « Fais-nous rêver »*

Entretien avec le cofondateur de l'association Fais-nous rêver, une initiative d'éducation par le sport au cœur des territoires français, au service des jeunes sportifs et des éducateurs.

• *About the 'Make Us Dream' Movement*

An interview with the cofounder of the 'Fais-nous rêver' (Make us dream) association, an initiative that aims to educate through sports in France.

• **Jean-Philippe Acensi** *Le sport dans l'éducation*

Le sport n'a pas de valeur en soi, c'est l'éducateur qui lui donne sa valeur pédagogique. C'est pourquoi si l'éducation par le sport est un outil incontestable en matière d'insertion des jeunes, c'est dans des conditions d'encadrement qui doivent être rigoureuses. Aussi, pour se montrer à la hauteur des enjeux sociaux actuels, notamment depuis les attentats du 7 janvier, les politiques publiques d'insertion par le sport doivent-elles non seulement mobiliser les acteurs institutionnels mais aussi faire confiance aux associations, aux experts et aux partenaires privés dont le métier et la connaissance du terrain sont largement reconnus.

• *Sports in Education*

Sports have no intrinsic value: it is the educator that confers it its pedagogical value. This is why, if education through sports is an undeniable tool for youth insertion, rigorous supervision is necessary. To meet today's social challenges, especially following the January 7th 2015 events [*Charlie Hebdo* killings], public insertion policies through sports should not only mobilise institutional actors but also trust the associations, experts and private partners whose job it is and whose knowledge of the field is renowned.

• **Fekrou Kidane** *L'importance de l'éducation physique et du sport*

Reflet de la société, le sport révèle simultanément un côté négatif et un côté positif. D'une part, la tolérance, l'intégrité, le respect d'autrui, la solidarité et le partage. De l'autre, les pires aspects de l'humanité : le vandalisme,

la tricherie, la corruption, l'ultranationalisme et le dopage. Le manque de respect du code d'éthique du mouvement sportif a été la source de tous les problèmes de corruption, comme dans le cas de la FIFA. Les anciens athlètes peuvent, sans aucun doute, servir de modèles en se portant volontaires pour maintenir les règles écrites et non écrites qui sont primordiales pour sauvegarder le principe du *fair-play* et lutter contre la violence, le racisme et le dopage.

• *The Importance of Physical Education and Sports*

Physical education is a mirror of society that simultaneously reveals its positive and negative aspects. On the one hand: tolerance, integrity, respect for others, solidarity and sharing; on the other, the worse aspects of humanity: vandalism, cheating, corruption, ultra-nationalism and doping. Infringement of the sporting movement's code of ethics has been at the root of all the problems of corruption, as in the case of the FIFA. Retired athletes can serve as role models by volunteering to help maintain the written and unwritten rules that are fundamental to the fair play principle and the fight against violence, racism and doping.

• **Pierre Micheau** *Quelques réflexions d'un jeune entraîneur de football*

Le football est un sport d'équipe trop souvent approché de façon individuelle. Pourtant, pour jouer en ensemble, il faut *penser ensemble*. Dans cet article, nous évoquons l'importance ou non des individualités. Nous abordons également l'intelligence de jeu. Nous tentons de répondre aux questions : qu'est-ce que le jouer juste ? La créativité ? L'échange entre les joueurs, les fameuses connexions entre individus et, enfin, le don pour le collectif ? Il est toujours plus facile de créer individuellement, alors que la création collective est un sacré défi. Cet article suggère que, pour enseigner en l'occurrence le football et créer une synergie, les méthodes de pédagogie et les idées de l'entraîneur seront déterminantes pour jouer de façon intelligente et juste, un jeu de pensée.

• *Reflections of a Young Football Trainer*

Football is a collective sport that is too often considered from the perspective of individuality. To play together, it is essential to think together. This article discusses the importance of individualities and game intelligence and tries to answer the following: What is playing well? What is creativity? What is connectedness between players? What is giving to the collective? It is always easier to create individually, as collective creativity is quite a challenge. This article suggests that, in order to teach football and create synergy, the trainer's methods, pedagogy and ideas are determinant in order to play well and intelligently.

• **Alain Caillé et Pierre Prades** « *Y croire.* » *Retour sur « l'efficacité symbolique »*

Plus de soixante ans après l'article de Claude Lévi-Strauss, la notion d'« efficacité symbolique » a-t-elle fait son temps ? On préfère aujourd'hui chercher le mystérieux pouvoir des mots et des images dans le « cognitif » ou dans le « virtuel » plutôt que dans le « symbolique », ce dernier terme n'étant plus guère employé par les anthropologues. Pourtant, ce que Marcel Mauss appelait le *symbolisme* est bien présent dans des expériences aussi diverses que la psychothérapie, la conversion religieuse, le don et le jeu : pour guérir d'un mal psychique comme pour sauver son âme, pour nouer un pacte d'alliance comme pour entrer dans un jeu, il faut y croire. Et l'on peut chercher un ressort commun de ces « faits totaux », à la fois biologiques, psychologiques et sociaux, dans cet y croire qui n'est pas seulement un *penser* mais aussi un *ressentir* et un *vouloir*.

• *'Believing (In It). Back to 'Symbolic Efficiency'*

Over sixty years after Claude Lévi-Strauss' article, is the notion of 'symbolic efficiency' out of date? The term is no longer in use by anthropologists who prefer to seek the mysterious power of words and images in the 'cognitive' or the 'virtual' rather than in the 'symbolic'. Yet what Marcel Mauss called 'symbolism' (*le symbolisme*) is present in experiences as diverse as psychotherapy, religious conversion, gift and play: in order to heal a psychic ailment or save one's soul, to make an alliance or enter a game, one has to *believe in it*. It is possible to seek a common driving force to all these 'total facts', be they biological, psychological or social, in this *believing* that is not only an act of *thought* but also one of *feeling* and *volition*.

• **Dominique Girardot Dogville** *de Lars von Trier, ou la parabole du don*

*Dogville*, fable cinématographique tournée par Lars von Trier dans un décor minimaliste, met en scène la façon dont une belle fugitive trouve refuge dans un village perdu au fin fond des Rocheuses, en pleine crise des années 1930. Sur quelle base les habitants vont-ils accepter de lui donner asile ? Que pourra-t-elle donner en échange ? Le film illustre la difficile condition du don à l'ère d'une rationalité qui juge le contrat beaucoup plus moderne : il faudrait calculer des valeurs commensurables pour régler les échanges, il y aurait là un gage de justice et de paix. Que nous devons-nous les uns aux autres ? La question résume *Dogville* ; c'est pourquoi on propose ici d'en faire une parabole du don tel que conceptualisé par Mauss dans l'*Essai sur le don*. Le film met en scène le désastre d'une humanité qui ne se sent plus *obligée*. À l'heure où notre société se perd en tergiversations et calculs indignes sur l'accueil des migrants, on peut voir dans *Dogville* une illustration des terribles conséquences de la logique faussement rationnelle du donnant-donnant.

• *Lars von Trier's Dogville, or the Parable of the Gift*

*Dogville*, Lars von Trier's cinematographic fable which takes place in a minimalist decor, features the story of a beautiful fugitive who finds refuge in a village lost in the remoteness of the Rocky Mountains during the 1930s economic crisis. Under what conditions will the inhabitants accept to give her asylum? What will she be entitled to give in return? The movie illustrates the difficulties of the gift in an era whose rationality considers the contract to be a more modern form and the calculation of commensurable values to be a token of peace and justice. What do we owe each other? This question summarizes *Dogville*, which can be considered as a parable for Marcel Mauss' theory on the gift through the portrayal of a humanity that does not feel itself obligated. In a time where our societies dither over the calculus of welcoming refugees, *Dogville* illustrates the terrible consequences of the flawed rationalistic logic of tit for tat.

• **Jean-Paul Rogues** *Le concept d'apparure dans l'œuvre d'Henri Raynal*

Pour Henri Raynal, « le vêtement n'a pas le rang qui lui convient ». Si aucune doctrine ne le guide, il a un rôle majeur et ne saurait être soumis à la logique du besoin. Son attention volitive et amoureuse au vêtement le conduit à forger le concept d'apparure (apparence et parure) et à distinguer deux niveaux d'édification : artifice premier naturel et donné, celui de la corporéité qui relève déjà d'une « coquetterie de la *physis* », et artifice second, celui du vêtement, autre degré de l'édifice visible qui, s'il épouse le premier avec bonheur, rend sensible l'intériorité. La vertu poétique du vêtement est celle de la finitude qui enlaçant d'artifice un artifice appelle le mystère et l'énigme. De cet enlacement, « il résulte une magie attestée ... dont les inépuisables roueries de la dialectique voilement dévoilement sont bien loin de suffire à rendre compte ».

• *The Concept of "Apparure" in the Works of Henri Raynal*

For Henri Raynal, 'clothing does not rank as high as it deserves.' Un-guided by doctrine, it plays a major role and cannot be reduced to the logics of need. The volitional and loving attention that Raynal gives to clothing led him to coin the concept of "*apparure*," or "*apparance*" (appearance and apparel), and to distinguish between two levels: a first artifice is given, that of corporeity which already reveals a 'coquetry of the *physis*'; and a second artifice, that of the clothing itself which is another degree of the visible edifice and which can, if it espouse the first artifice harmoniously, reveal interiority to the senses. The poetic virtue of clothing is that of finiteness which, by embracing an artifice with an artifice, summons mystery and enigma. From this embrace,

'there results an attested magic... which the inexhaustible tricks of the dialectic between veiling and unveiling are far from sufficient to account for'.

• **Étienne Helmer** *Platon et Aristote ou les pouvoirs politiques de la monnaie*

À travers un examen détaillé de textes de Platon et Aristote, cet article expose et discute les effets que, selon ces philosophes, la monnaie peut produire dans et sur la cité. À leurs yeux, la monnaie n'a pas pour seule fonction d'acquitter le prix des choses mais, à travers lui, de faire circuler la justice et la concorde dans toute la cité. Platon y voit un facteur de proportion propice à l'amitié civique, et Aristote en fait l'instrument de mesure rendant possible cette réciprocité par laquelle une communauté politique se conserve. Ce faisant, la monnaie porte néanmoins aussi avec elle le risque de l'injustice qui, sous la forme du prix démesuré, nuit à la concorde et à la réciprocité. Platon et Aristote montrent ainsi à quelles conditions l'échange marchand monétarisé peut servir un but politique légitime, dont la monnaie est à la fois le symbole et l'instrument.

• *Plato and Aristotle, or the Political Power of Money*

Through close examination of texts by Plato and Aristotle, this article discusses the effects that money can have on the *polis*. For these philosophers, the function of money is not merely paying the price of things but also circulating justice and harmony throughout the *polis*. Plato makes money a factor of proportion that can be conducive to civic friendship, while Aristotle makes it the instrument of measure that makes the reciprocity through which true political community can be maintained possible. On the other hand, money is also understood as carrying the risk of injustice. Under the form of excessive prices, it can be a threat to the harmony and reciprocity that are necessary to the *polis*. Plato and Aristotle thus show under what conditions commercial trade can serve a legitimate political purpose, and how money is both the symbol and the instrument of such a purpose.

• **Stéphane Corbin** *Don et pacte social dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau (II)*

Selon la vulgate, Rousseau, parce qu'il estimait que la société était nécessairement corrompue, prônait le retour à l'état de nature par un exil qui offrait la possibilité d'une coïncidence avec soi-même. À rebours de cette vulgate, l'analyse du don, thème récurrent dans toute l'œuvre de Rousseau, montre que l'exigence de séparation d'avec soi-même constitue la condition fondamentale d'un pacte social légitime. Si l'on suit Rousseau à travers les développements de cette exigence ontologique de séparation, on remarquera

à quel point la question du don constitue une clé d'interprétation qui permet d'appréhender la complexité de sa théorie de la légitimation.

• *Gift and Social Contract in the Works of Jean-Jacques Rousseau (II)*

According to a common reading of Rousseau, the fact that he estimated society to be necessarily corrupt would have lead him to promote the return to a state of nature accomplished by the means of an exile that in turn opened onto the possibilities of a coincidence with oneself. Against this vulgate, this article argues that an analysis of the gift, which is a theme that traverses the whole of Rousseau's work, shows that it is the requirement of separation from oneself that constitutes the fundamental condition for a legitimate social pact. If one follows Rousseau through the developments of this ontological requirement of separation, one remarks how much the question of the gift provides a key to interpreting the complexity of his theory of legitimation.



**@ >>> Pour commander la version numérique :**

- Vous pouvez commander la version complète de la revue au format PDF au prix de **15 €** en cliquant sur le lien ci-contre l :

---

1. Ce lien vous amènera sur le site sécurisé de Paypal™ où vous pourrez régler votre achat par carte bancaire (ou avec votre compte Paypal si vous en avez un), vous recevrez ensuite par mèle un lien vers un serveur sécurisé pour y retirer le fichier PDF de la revue.

